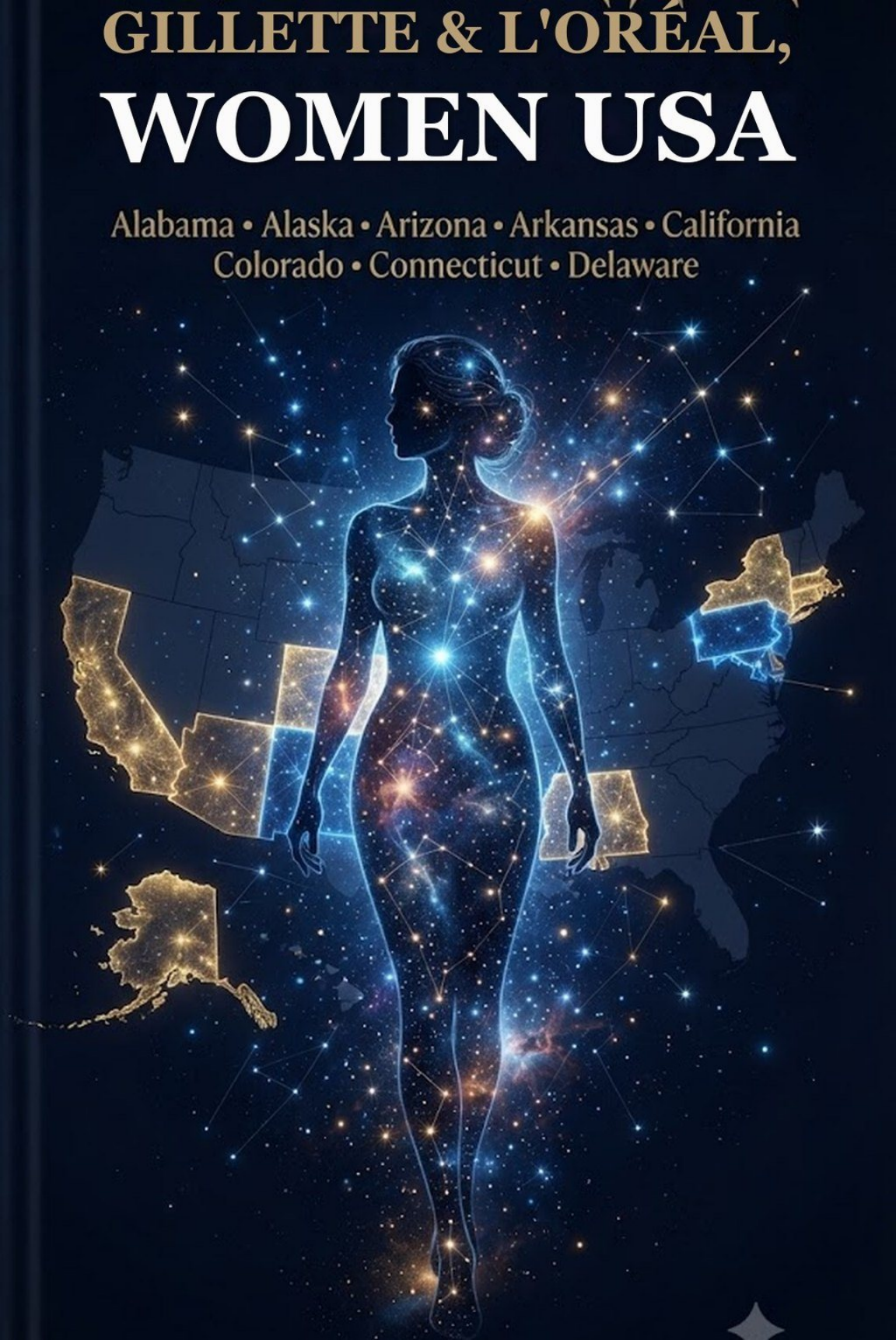
GILLETTE & L'ORÉAL,

WOMEN USA

Alabama • Alaska • Arizona • Arkansas • California
Colorado • Connecticut • Delaware



GILLETTE & L'ORÉAL, WOMEN USA — VOL. I

L'ORÉAL THROUGH GILLETTE · 00

La première étape de la traversée américaine : Alaska, Arizona, Arkansas, Californie, Colorado, Connecticut, Delaware. Le volume s'ouvre sur le Chapitre zéro, le prologue arctique commun aux six volumes de la série.

Chapitre zéro — ouverture commune

Ce chapitre d'ouverture est commun aux six volumes de Women of the United States. Il est reproduit ici en entier, et replié, pour que la série puisse se lire dans l'ordre sans répétition.

CHAPITRE ZÉRO

Ici, le monde n'est pas un territoire : c'est une limite. Le pôle Nord n'accueille pas, ne pardonne pas, ne laisse aucune place à l'erreur. Le blanc règne en entité absolue, silencieuse et sans mémoire. La température n'est pas une donnée météorologique : c'est un prédateur. La nuit dure des mois, écrase les pensées, déforme les contours des gens, avale leur volonté.

Les communautés sont rares, petites et fermées. Inuits, Yupiks, peuples de l'Arctique vivent là où personne ne choisirait de rester. Ici, chaque individu est indispensable à la survie du groupe. Si vous n'êtes pas utile, vous devenez un fardeau. Et ceux qui deviennent des fardeaux disparaissent dans le silence, dans la neige, dans la logique d'un milieu qui ne fait aucune concession.

Les bases scientifiques ajoutent un autre genre de froid : celui des hiérarchies. Ici, une femme est une présence rare, une anomalie qui doit s'adapter ou succomber.

En ce lieu, la notion de « disparition » n'existe pas. Il n'y a que le blanc, qui efface tout.

Femmes inuites et yupik

La fille de l'Arctique n'est pas choyée : elle est préparée. Elle apprend tôt à résister au froid, à l'obscurité et à la faim. Elle doit devenir utile au clan, parce qu'ici l'identité n'est pas personnelle. Elle est fonctionnelle. La femme porte le poids de la famille et de la communauté : la nourriture, le feu, les enfants, les peaux, les soins. Personne ne parle de droits. Personne ne parle de fragilité. La dépression existe, mais elle n'a pas de nom. La violence existe, mais elle n'a pas de témoins.

La femme des bases scientifiques

Instruite, compétente, habituée à la discipline. Elle arrive comme chercheuse, technicienne, médecin. Elle découvre vite que le pôle Nord ne reconnaît pas les diplômes. Ici, seule compte la solidité mentale. Les hiérarchies masculines la dominent, et le moindre signe de faiblesse est lu comme de la faiblesse. C'est un milieu où la force ne suffit pas : il faut une maîtrise de soi extrême.

La femme occidentale « venue d'ailleurs »

Élevée dans la liberté, elle arrive en croyant pouvoir vaincre le froid. Mais le lieu la brise : la solitude, les espaces minuscules, les silences sans fin. Les bases ne sont pas des communautés, ce sont des mécanismes. Et une femme, à l'intérieur d'un mécanisme conçu par des hommes, doit se battre pour ne pas disparaître.

Le voyage au bout du monde

Mon voisin, Antonio, dit Nino, parlait depuis des années du cap Nord, du soleil de minuit, des mois sans obscurité. C'était un rêve qu'il gardait dans sa poche, comme une chose impossible. Un matin de mai, je sonnai à sa porte et lui dis seulement ceci : « Fais ta valise. Je reviens dans une heure. Nous serons de retour dans 30 jours. » Il me regarda, surpris, heureux. Sa femme, inquiète, demanda quels étaient nos projets. « Courir après un rêve », répondis-je.

Nous montâmes en voiture. Nos femmes nous regardaient comme des fous. Mais ce voyage était réel. Nino était déjà plein de questions. « Où on va ? Combien d'argent je dois prendre ? » « Détends-toi, lui dis-je. On y sera dans 54 heures. Seulement 5 000 km. On est dans le nouveau Range Rover. Profite de la route. »

Tous les 300 km je devais m'arrêter : lui, de douze ans mon aîné, avait son propre rythme. Moi, j'avais de l'eau et des boissons ; lui, son café et ses besoins physiques. Et plus nous avancions, plus il parlait de sa vie. Des choses que je n'aurais jamais sues sans cette route interminable.

Deux hommes seuls dans une voiture parlent toujours de femmes. Lui n'avait connu que la sienne. Je ris. Je le rassurai : « Nous sommes tous pareils. »

Il me demanda comment je faisais pour garder la tête claire en conduisant 60 heures. Je lui parlai de la Russie, quand à 22 ans j'avais roulé 51 heures pour rencontrer une femme que je n'avais jamais vue. « Les distances ne sont pas des limites, lui dis-je. Ce sont des excuses. Je n'en ai jamais eu. »

L'arrivée dans le blanc

Nous entrâmes en Norvège. Une auberge sur la route. Nous y laisserions la voiture et continuerions en traîneau.

La guide était emmitouflée, impénétrable. Quand elle ôta ses lunettes, je découvris que c'était une femme. Une Norvégienne, silencieuse, directe, glaciale. Nino au centre du traîneau, elle devant, et moi, avec mes 190 cm, derrière, fermant la marche.

Il faisait encore jour. Ma montre indiquait l'heure, mais elle ne me disait pas s'il était minuit ou le matin. C'était le soleil de minuit. Nous avions atteint le cap Nord.

Nino pleura. Il me serra dans ses bras. Je lui dis en riant : « Attention… les gens vont croire qu'on est gays. » Nous rîmes, mais nous étions au bord du monde.

Puis vint le gel : –52 °C.

L'entrée dans le véritable Arctique

On nous conduisit dans un conteneur métallique pour nous changer. Des combinaisons extrêmement lourdes, rembourrées, fermées par des fermetures éclair compliquées.

Je payai pour la guide. Nino fut laissé dans un igloo avec quelques hommes ; moi, dans un autre, avec une famille : un vieil homme, entre 70 et 80 ans, et trois femmes entre 30 et 50 ans.

C'était un monde fermé. Simple. Brutal.

L'homme se tenait à l'écart. Les femmes tenaient le rythme. Et les toilettes, c'était une butte à cinq mètres de l'igloo : la crotte gelait avant de toucher le sol. Mon premier pipi devint une étoile arctique jaune. C'était le Nord qui me saluait.

La femme d'âge mûr, Magi, parlait un peu anglais. Le reste, c'étaient des gestes, des yeux, des mains. La langue du froid.

Comme je ne savais pas trop comment me servir de la combinaison, elle, sans réfléchir, me toucha l'entrejambe pour me montrer une fermeture cachée. Il n'y avait ni malice ni gêne : seulement la fonction. La survie.

Les trois jours dans l'igloo

On apporta à manger. Du poisson fumé, du poisson cru, du foie de morue, du ventre de baleine. Et des boulettes de requin. Il n'y avait pas de choix. Il n'y avait pas d'alternative. C'était ce que la nature donne.

Puis je bus : un liquide rouge. Je crus que c'était du vin. C'était du sang de baleine filtré, bouilli, sucré. Je le bus. Il me donna une force que je n'avais jamais ressentie. Une énergie primitive. Je crus que c'était de la cocaïne. Non. C'était le Nord qui entrait dans le corps.

Les femmes m'observaient. Le vieil homme sortait chasser. Je me reposais et je buvais du sang. Trois jours sans téléphone, sans internet, sans ordinateur, sans Nino. Seulement moi et elles.

Il n'y avait pas de nuit. Seulement la lumière, le feu, la glace et le souffle.

Les trois femmes s'allongèrent pour dormir. Je cherchai une place. La plus jeune leva le bras et me fit signe d'approcher. Elles éclatèrent de rire. Je ne comprenais pas. Elles dirent que j'étais leur « Noël ».

Une façon de dire que j'avais été accepté.

J’essayai de leur donner un peu d’argent pour les remercier. Elles refusèrent. Elles voulaient seulement une étreinte. Et quelques mots en calabrais, pour se sentir plus proches.

Là, je compris la valeur des vrais cadeaux : ceux qui ne s’achètent ni ne se vendent.

L’adieu de la guide

Au bout de trois jours, la guide arriva. Elle parla une heure avec les trois femmes. J’étais dehors. Je ne comprenais pas ce qu’elles disaient. Ce n’était pas mon affaire. C’était leur langue, leur monde, leur loi.

Dans le conteneur, pendant que je me déshabillais, la guide entra. Curieuse. Directe. Nordique. Elle me serra fort dans ses bras. Elle m’embrassa. Sa peau était blanche comme le lait. Ses yeux, bleus comme le ciel d’août.

Elle me demanda de l’emmener. Elle aurait fait n’importe quoi pour sortir de ce monde.

Je souris avec respect. Je ne pouvais pas. Je n’aurais pas dû.

Je ne lui laissai qu’une promesse : « Si tu as besoin de quoi que ce soit, écris-moi une lettre. Je t’aiderai. » Elle refusa même l’argent. C’était une belle femme, mais seule. Une solitude qu’on ne voit pas de loin. Une solitude que le froid ne pardonne pas.

Le retour à la maison

Nous allâmes chercher Nino. Il était ravi. Il ne voulait pas rentrer. Mais j’avais rendez-vous avec sa femme.

Il raconta à tout le monde ses trois jours. Moi, je me tus. Je n’ai jamais rien partagé avec l’homme. Seulement avec le papier.

Et ainsi, pendant que Nino retournait à son monde, j'étais déjà en route vers un autre. Une autre destination. Une autre rencontre.

Bienvenue.

Épilogue

Le Nord ne vous prend pas : il vous change. Et il ne vous

rend jamais entier. Les hommes viennent au pôle Nord chercher la lumière, le silence, des photos, des rêves. Les femmes restent pour survivre.

Les hommes racontent ce qu'ils ont vu. Les femmes taisent ce qu'elles ont vécu.

Les hommes repartent. Les femmes restent. Elles restent dans le froid, dans des maisons de neige, dans des silences que personne n'entend. Elles restent pour soutenir des communautés qui ne les célèbrent pas. Elles restent pour protéger les enfants, les vieux, les étrangers. Elles restent invisibles.

Je n'ai rapporté de là-bas qu'un seul souvenir : une femme belle, incroyablement belle, mais seule. Pas au sens romantique. Au sens humain. Au sens tragique.

Réflexion

Le Nord ne tue pas le corps. Il tue la présence. Et ce qui reste, c'est le blanc : un lieu où les femmes vivent et disparaissent en même temps.

C'est pour cela que j'écris. Parce que les lieux extrêmes ne racontent pas leur propre histoire. Et ceux qui les traversent ne peuvent pas s'offrir le luxe de se taire.

Pas moi. Pas moi. Ma terre m'a donné le jour, et le reste du monde m'accueille non comme un invité, mais comme quelqu'un de la famille.

De la blancheur absolue du Nord, je descendis dans la confusion absolue des États-Unis.

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

La mission impossible

Travailler dix-huit ans pour une entreprise américaine vous donne ce qu'aucune autre entreprise au monde ne peut vous donner : une culture du travail, des procédures, une mission claire et un système de valeurs qui ne sont pas de la théorie — ce sont une pratique quotidienne. On ne vous les explique pas ; on vous les construit. Et on le fait sans vous demander la permission.

J'étais au bureau de New York quand on me proposa un travail que je n'avais jamais imaginé. Pas une promotion. Pas une mutation. Une expérience.

Un programme confidentiel, créé pour valider un modèle de relations humaines à l'intérieur des États-Unis. Ils n'avaient choisi ni des managers, ni des psychologues, ni des formateurs. Ils avaient choisi des personnes dotées d'un certain type d'expérience du monde réel. Et mon nom était sorti — bien que je fusse dans la vente depuis dix-huit ans. Ils ne regardaient pas le poste : ils regardaient l'esprit.

L'épreuve était simple à expliquer et extrêmement difficile à accomplir :

visiter les 50 États américains en un an, en choisissant moi-même les villes et en restant au moins une semaine dans chacune.

Les deux dernières semaines seraient des vacances obligatoires. Ils couvriraient tous les frais. Je n'avais qu'à vivre, observer, comprendre, et remettre un rapport chaque lundi. Un compte rendu humain, sec, précis.

Je signai le contrat. Je prévins la maison. Ils ne demandèrent rien. Ils voulaient seulement savoir si les provisions du mois étaient arrivées. J'étais sur le point d'affronter une année en Amérique. Eux, comme toujours, affrontaient le mois suivant.

Par précaution, mon salaire était versé directement sur mon compte bancaire en Italie. C'était une manière polie de me dire : « Ne faites pas de bêtises. Vivez avec ce que vous avez. Voyons qui vous êtes vraiment. »

Ce n'est que quinze ans plus tard que j'ai eu accès à mes rapports originaux, aux analyses et aux documents qu'ils avaient rassemblés sur moi. Ce livre est né de là. J'ai obtenu l'autorisation de le publier, à une condition : ne jamais nommer l'entreprise qui l'avait commandé.

Peu importe. Cette histoire ne parle pas de logos. Elle parle d'un homme dans un pays impossible à comprendre si on ne le vit pas soi-même.

Commencer par le point le plus éloigné ?

Le choix logique était de partir des marges, pas du centre. Pour deux raisons simples :

1. Je sortais à peine de l'expérience : grande lucidité, attention maximale.

2. En partant de l'extrême, je pourrais corriger la route et finir le voyage proprement.

Je n'avais pas besoin de commencer par Boston ou Chicago. Je devais commencer par une frontière. Par un lieu qui n'était l'Amérique que sur le papier.

Je choisis Juneau, la capitale de l'Alaska. Isolée. Accessible seulement par bateau ou par avion. Une ville qui n'appartient à personne. L'endroit parfait pour commencer.

Optimiser les ressources

Avant de partir, je fis ce qu'un Américain respecte avant tout : je m'organisai en professionnel, pas en touriste.

J'appelai trois des compagnies aériennes les plus connues, celles qui avaient les plus grands réseaux intérieurs. En moins d'une heure, j'achetai un carnet de cinquante vols intérieurs avec 60 % de réduction.

Pas de limite de temps. Pas de limite de jours. Aucune restriction. Une seule condition : les utiliser dans l'année.

Je fis de même avec les chaînes d'hôtels, les taxis Uber et les loueurs de voitures, puis je préparai un vrai programme des étapes, des moyens, mais pas des horaires.

J'étais prêt.

Ce fut mon premier vrai succès. Le premier signe que je savais me déplacer. L'Amérique récompense ceux qui agissent, pas ceux qui attendent.

Quand l'entreprise vit l'opération, elle fit ce que fait toujours une culture américaine : elle vérifia la fiabilité.

Étais-je capable de gérer une année de mouvement permanent ? Étais-je capable de faire face aux imprévus, aux distances, aux urgences ? Étais-je autonome ?

C’est pourquoi, avant de partir, je réglai un autre détail crucial :

je m’assurai d’avoir sur ma carte de crédit un plafond mensuel d’au moins 100 000 dollars.

Ce n’était pas fait pour être dépensé. C’était fait pour démontrer qu’on savait les gérer. Les Américains pensent ainsi : si vous n’avez pas d’autonomie, vous n’avez pas de liberté. Et si vous n’avez pas de liberté, on ne peut pas vous évaluer.

À partir de ce moment-là, le programme ne fut plus une mission confiée. Ce fut une mission vécue.

ET MAINTENANT, ON VOYAGE VRAIMENT

L’Alaska ne fait partie des États-Unis que par la géographie. C’est un autre monde.

C’est le lieu où les femmes disparaissent sans laisser de trace. Où une plainte n’arrive jamais à destination. Où les villes ne sont que des îles civilisées au milieu d’un continent sauvage.

Juneau fut ma première épreuve : une capitale sans aucune route qui la relie au reste du pays. Un morceau d’Amérique qui ne ressemble pas à l’Amérique.

Là, je commençai à comprendre une chose : le voyage ne serait pas géographique. Il serait humain.

BLOC 1 (Volume I)

Alabama – Alaska – Arizona – Arkansas – Californie – Colorado – Connecticut – Delaware – Floride – Géorgie

BLOC 2 (Volume II)

Hawaï – Idaho – Illinois – Indiana – Iowa – Kansas – Kentucky – Louisiane – Maine – Maryland

BLOC 3 (Volume III)

Massachusetts – Michigan – Minnesota – Mississippi – Missouri – Montana – Nebraska – Nevada – New Hampshire – New Jersey – Nouveau-Mexique

BLOC 4 (Volume IV)

New York – Washington

BLOC 5 (Volume V)

Caroline du Nord – Dakota du Nord – Ohio – Oklahoma – Oregon – Pennsylvanie – Rhode Island – Caroline du Sud

BLOC 6 (Volume VI)

Dakota du Sud – Tennessee – Texas – Utah – Vermont – Virginie – Virginie-Occidentale – Wisconsin – Wyoming ALABAMA L'Alabama n'est pas seulement le Sud des États-Unis. C'est un morceau d'histoire qui ne refroidit jamais. Ici, l'esclavage n'est pas un chapitre : c'est une ombre. La ségrégation n'est pas un souvenir : c'est une cicatrice. La foi n'est pas un réconfort : c'est un contrôle. Dans cet État, tout pèse. La chaleur pèse. La famille pèse. La tradition pèse plus que tout. La religion se resserre comme une ceinture autour de la gorge. Les communautés observent, jugent, se souviennent. Rien n'est vraiment oublié. Rien n'est vraiment pardonné. Et au milieu de tout cela, il y a les femmes. Des femmes qui tiennent des maisons entières sans qu'on les nomme. Des femmes qui font trois services et se lèvent à l'aube pour préparer leurs enfants. Des femmes qui prient à l'église le dimanche et

tremblent en silence le lundi. Des femmes dont les maris sont épuisés par le travail, ou dont les hommes ne font rien. Des femmes qui deviennent mères, filles, grands-mères et piliers de la vie, toutes le même jour.

La vie des femmes de l'Alabama est un balancier perpétuel :

– il y a celles qui quittent la maison tôt pour se marier, s'enfuir, grandir trop vite

– il y a celles qui y retournent à cause d'un divorce, d'un emploi perdu, d'une violence étouffée

Ce sont des femmes forgées. Pas fragiles. Pas rebelles. Pas victimes.

Forgées.

Leur résistance est silencieuse, mais absolue. C'est la force de celles qui ne peuvent pas s'effondrer, parce que personne ne les relèverait.

La serveuse du diner

Ça sentait le café et la friture. Et je me souvins aussitôt d'une règle qui vaut partout : plus un endroit paraît pauvre, meilleure est la nourriture. Ces vérités, je les ai apprises sur la route. Et elles ne m'ont jamais trompé.

Elle s'appelait Carol.

Blonde — naturelle, peut-être pas —, les mains abîmées, un sourire rapide, les yeux éteints. Elle servait tout le monde avec la même grâce fatiguée. Et personne ne la regardait vraiment.

Moi, si. Quand je vois un ange au travail, je ne peux pas m'empêcher de la saluer et de lui offrir un sourire. C'est le moins

que je puisse faire. Elle me conduisit à la table. « Qu'est-ce que vous voulez manger ? » demanda-t-elle. Si nous avions été en Italie, je lui aurais dit ma vérité. J'essayai quand même :

« Je vous veux, vous. »

Elle me regarda sans expression. Ou en faisant semblant de ne pas comprendre — comme certains autochtones qui, quand ils ont tout compris, disent n'avoir rien compris. Répéter était inutile. Alors je commandai :

Un hot-dog. Une bière. Et un café noir américain, avec un dessert.

J'avais piqué sa curiosité. Je le voyais à ses gestes. Elle revint au bout de quelques minutes : « Mon service finit dans dix minutes… je peux m'asseoir ? »

J'acceptai.

Elle s'assit le dos voûté, comme quelqu'un qui ne se repose jamais. Elle me regarda dans les yeux et dit, sans drame :

« Je fais ce travail parce que je n'ai pas le choix. Mon mari est mort en Irak. Je n'ai pas d'enfants, pas de famille. Et la rue… ce n'est pas un métier pour moi. »

Je ne répondis pas. Parfois, la parole est une insulte. Je lui pris la main. Une pression ferme. Un geste sec, propre.

Et dans sa paume, je laissai cent dollars.

Je me levai. Je sortis. Sans me retourner. Mais à travers la vitre, je la vis. Elle avait bondi sur ses pieds, comme surprise, comme blessée, comme reconnaissante. Elle balbutiait quelque chose qui ne passait pas.

Et c'est là que je compris la vérité sur la vie de Carol :

elle ne s'assoit jamais.

La chanteuse de gospel

C'était un dimanche comme les autres. J'éprouvais le besoin de toucher ma part spirituelle, et en Alabama cela veut dire aller à l'église. Là-bas, la foi n'est pas une religion : c'est une scène.

Le pasteur terminait son sermon quand je franchis la porte principale, laissée grande ouverte à cause de la chaleur. Je ne choisis pas une entrée latérale. Je voulais que mon arrivée soit remarquée dans cette petite communauté.

Il me vit et dit à voix haute : « Bienvenue, étranger. » Je répondis : « Bienvenue à vous. »

Je m'assis. L'orgue se mit à vibrer : un son aigu, familier, ce « fantôme américain » qui me rappelle Aretha Franklin même quand personne n'est célèbre. Et puis elle entra.

Sa voix ne chantait pas : elle se libérait.

Elle était afro-américaine, pas de celles qui passent inaperçues, mais de celles que le destin vous met devant une seule fois pour vous rappeler ce dont un être humain est capable quand la vie l'écrase. Sa voix était immense. Sa vie était petite. Elle chantait le dimanche pour respirer. Elle se taisait toute la semaine pour survivre.

Quand ce fut fini, les gens se levèrent pour partir, comme si de rien n'était. Je m'approchai. Elle fut surprise : là-bas, personne ne remerciait la chanteuse de gospel. C'est comme remercier l'air : tout le monde le tient pour acquis.

Je lui serrai la main. Je fis une petite révérence, de celles qu'on réserve aux nobles dames. Parce qu'elle avait tout, ou presque

tout. Il ne lui manquait que moi. Et, pendant une minute, je fus là.

« Qui êtes-vous ? » demanda-t-elle. Je répondis : « Je suis un des anges descendus du plafond rien que pour vous. Et grâce à vous, aujourd'hui je reste humain. Je ne remonte plus jamais. »

Elle sourit. Bon signe. Je ne vendais rien. Je ne cherchais rien. J'absorbais. Comme toujours.

Sa curiosité allait exploser en une question, mais je me dirigeais déjà vers la sortie. Et c'est alors que ça arriva.

Sa voix m'appela : « Monsieur ! Monsieur ! Étranger ! » Un cri puissant, plein d'air et de quelque chose qui n'était pas de la douleur.

Je ne me retournai pas. Je sais distinguer un appel à l'aide d'un cri de « pourquoi ». Celui-là était un « pourquoi ». Et il n'avait pas besoin de réponse. Mon offrande resta à ses pieds. C'était mon signe. Elle écrirait la suite de sa vie, que personne n'avait jamais applaudie.

L'étudiante

Elle vivait entre les livres et une discrimination sournoise. J'étais assis devant le campus, à attendre une ancienne collègue devenue professeure là-bas. Le campus était plein de jeunes qui couraient, riaient, faisaient semblant de ne pas être observés. Pas elle. Elle, elle observait.

Quand mon ancienne collègue arriva, elle me serra fort dans ses bras. L'étudiante vit la scène. Elle ne détourna pas le regard. Et pendant que je rendais l'étreinte, je la regardais. Elle seule.

La professeure dut filer vers d'autres engagements. Elle me laissa au milieu de la cour avec un au revoir rapide et un air nostalgique.

J'allai m'asseoir sur le bord de la fontaine, à côté de l'étudiante. Elle sourit. Un de ces sourires qui ne sont ni une invitation ni une défense : ils sont la vérité.

« Quels sont tes rêves ? lui demandai-je. Tu es jeune, intelligente… et sacrément belle. »

Elle ne rougit pas. Elle ne se rengorgea pas. Elle répondit sèchement, comme quelqu'un qui a appris à vivre avec la réalité :

« Je rêve de fuir le Sud.

Mais le Sud me suit partout. »

J'acquiesçai. « Tu sais d'où je viens ? » Elle secoua la tête. « De l'Italie du Sud. » Elle marqua une pause d'une seconde. Puis elle rit. Un rire bref, de ceux qui ouvrent une fenêtre sur le poids.

Nous parlâmes peu. Mais cela suffit.

« Nous sommes nés pour nous battre avec l'identité, le passé et les attentes, lui dis-je. Nous demandons toujours aux autres de changer, mais le vrai changement commence en nous-mêmes. »

Elle était jeune. Mais le poids qu'elle portait ne l'était pas. Et elle le portait avec dignité.

Avant de partir, je voulus lui laisser quelque chose qui ne soit ni un discours ni une promesse. Seulement la vérité.

« Souviens-toi, ma chère :

le Sud est au Nord ce que la femme est à l'homme. »

Elle me regarda. Elle comprit. Il n'en fallait pas plus.

Je me levai. « Salut. Et bonne chance. »

Elle ne répondit pas. Elle sourit seulement. Et ce sourire avait plus d'avenir que le campus tout entier.

La femme de la plantation moderne

J'avais rendez-vous avec le président de la Chambre de commerce de l'État. J'avais été conseiller en Italie, et certaines dynamiques institutionnelles, dès qu'on les retrouve, reviennent aussitôt à l'esprit. Il était grand, mince, élégant. Une montre en or. Un parfum discret de richesse ancienne. Celle qu'on n'exhibe pas : on la porte. Parce qu'ici les riches ne sentent pas l'argent. Ils sentent tout.

Il était fier de son État. Trop fier. Convaincu que l'économie de l'Alabama faisait vivre la nation entière, il décida de me le prouver en m'emmenant dans une plantation de coton. D'abord la terre. Puis la transformation. Puis l'industrie agricole moderne, celle qui a ôté les chaînes mais gardé les mêmes rythmes.

Et c'est là que je la vis.

Le soleil lui brûlait le dos. Ses gestes étaient terriblement lents, précis, sans une plainte. C'était une femme en pleine maturité, avec un visage qui semblait sculpté par la fatigue. Sa famille sur les épaules. La peau marquée. Les yeux durs. Le rythme de quelqu'un qui ne s'autorise jamais une erreur, jamais.

Je demandai au président si je pouvais parler aux ouvriers. Je voulais « mieux comprendre », dis-je. Un prétexte. Je voulais seulement lui parler, à elle.

Je m'approchai. Elle s'agenouilla et me baisa la main. Un geste ancien, déplacé, hors du temps. Je l'arrêtai aussitôt.

« Levez-vous, lui dis-je. Je ne suis pas un évêque. Ni un pape. Je suis seulement un homme comme vous. »

Elle ne répondit pas. Elle me regarda à peine, comme le font ceux qui ne peuvent pas se permettre de vraiment regarder. Je restai silencieux quelques secondes. Puis je partis. Mais ce n'était pas fini.

Le lendemain, je revins seul. Je voulais la revoir sans le cérémonial politique autour de moi.

J'attendis la sortie des ouvriers. Quand elle me vit, elle baissa les yeux. Timidité. Respect. Et une envie de parler qu'elle retenait.

Je l'arrêtai d'un geste lent, sans rien imposer. Elle était le visage de la continuité cachée du Sud : l'antique labeur qui n'a jamais été effacé. Seulement mieux caché.

Je lui pris la main. Je lui tendis une petite image de Padre Pio que je porte toujours sur moi. Au dos, j'avais écrit :

« La douleur ne s'oublie pas une fois passée.

Elle ne s'oublie que lorsqu'on pardonne. »

Je ne dis rien d'autre. Ce n'était pas nécessaire. Elle acquiesça d'un petit geste, invisible aux autres. Mais pour moi, c'était tout.

Épilogue – Alabama

L'Alabama n'est pas un État : c'est un jugement. Un lieu où le passé ne passe pas et où le présent ne demande pas la permission. Tout y est encore écrit sur deux lignes : qui reste debout et qui tombe. Et, toujours, celle qui reste debout est une femme.

J'ai vu quatre visages différents, mais la même vérité : la serveuse qui ne s'assoit jamais, la chanteuse de gospel qui chante pour respirer, l'étudiante qui rêve de fuir un Sud qui la traque,

l'ouvrière des nouvelles plantations, héritière d'un antique labeur. Quatre histoires. Même racine. Même bataille silencieuse.

En Alabama, la femme vit dans une foi qui protège et punit, une famille qui soutient et étouffe, une communauté qui observe et juge. Pourtant, elle résiste. Elle ne cède pas. Elle ne se brise pas. Elle ne se justifie pas.

Les hommes décrivent leur Sud comme une source de fierté. Les femmes le vivent comme une épreuve.

Réflexion – Alabama

La vérité est simple : là où le mâle affiche le nom, la femme gouverne le monde.

L'Alabama m'a appris que certaines vies n'ont pas besoin d'une voix pour crier. Elles ont besoin de quelqu'un qui les écoute. Et moi, une fois encore, j'ai fait ce que je sais faire : passer, observer, comprendre, puis repartir sans déranger.

Parce que le Sud américain, comme le Sud global, a une règle qui tient depuis des siècles : ceux qui y vivent ne changent pas. Ceux qui les voient changent.

Je l'ai vu. Et je ne resterai pas le même.

ALASKA

L'Alaska n'est pas un État : c'est une frontière vivante. Un territoire grand comme un continent, où l'homme est l'invité et où la nature décide. Il y a des villes reliées seulement par les airs. Des villages qui voient un médecin une fois par mois. Des maisons où l'électricité est un luxe et l'eau chaude un privilège. Ici, le froid n'est pas un climat : c'est un personnage. Il façonne les gens,

modèle les habitudes, impose le silence. La vie est faite de distances impossibles, de travail dur, d'un isolement qui creuse profond et change notre façon de parler, d'aimer et de survivre.

Les communautés autochtones portent des siècles de traditions. Les femmes en sont les pierres angulaires : elles tiennent la maison, élèvent les enfants et maintiennent la communauté unie. Mais elles ne sont pas la voix. Souvent, elles n'ont pas l'espace pour dire ce qu'elles endurent.

Dans les villes — Anchorage, Fairbanks, Juneau — le monde va plus vite, mais la solitude reste la même. Les femmes arrivent en quête de travail, de liberté, d'avenir. Beaucoup finissent englouties par les banlieues, par les équipes des compagnies pétrolières, par les mauvaises relations, par le silence des institutions.

En Alaska, quand une femme tombe, le bruit ne porte nulle part. Le froid recouvre tout. Et ce qui disparaît reste disparu.

La chauffeuse de taxi

Le trajet de l'aéroport à l'hôtel a suffi. Quarante-cinq minutes sur une route verglacée et une veuve de quarante ans n'a pas cessé de me parler une seconde. C'est toujours ainsi en Alaska : les gens vivent seuls, mais quand ils rencontrent quelqu'un qui écoute, ils s'ouvrent comme si c'était leur dernier jour.

J'avais décidé que, pendant tout ce voyage, je serais un écrivain. Pas de rôles, pas d'entreprise, pas de tests. Je suis resté anonyme, parce qu'à vrai dire je ne savais pas vraiment non plus ce que je cherchais. Je savais seulement que quelqu'un me payait pour comprendre une chose qu'il ne disait pas. Elle a commencé par les questions habituelles : l'âge, le métier, si j'étais marié, si j'avais des enfants. J'ai simplement répondu : « Je suis fiancé. »

Elle a éclaté de rire. Et le rire, en Alaska, est le passeport pour la confiance d'une femme. À cet instant, j'étais entré dans son monde.

Nous sommes arrivés à l'hôtel. Elle s'est garée et a trouvé une excuse pour m'accompagner jusqu'à ma chambre avec ma valise. J'ai tout de suite compris une chose : quand une femme veut quelque chose, elle ne demande pas. Elle le prend.

C'était le premier signe que je devais faire attention. Ce n'était pas risqué, c'était respectueux : une femme qui conduit seule la nuit en Alaska n'arrive pas à quarante ans si elle n'a pas appris à lire les hommes mieux que quiconque.

Nous sommes restés amis. Nous nous écrivons encore aujourd'hui. Elle me demande des conseils, et chaque fois elle répète la même phrase :

« Vous avez la solution aux problèmes de tout le monde, mais vous n'avez pas de problèmes à vous. Vous avez des occasions. »

Une femme qui conduit dans un froid glacial pour survivre. Et qui n'a jamais cessé de comprendre les autres plus qu'ils ne l'ont jamais comprise.

La policière des frontières

Je suis sorti me promener le matin. Je fais toujours la même chose quand je voyage : je laisse mes papiers et mon portefeuille à l'hôtel et je n'emporte que la carte de visite de l'hôtel. C'est une habitude que j'ai depuis des années. J'observais les maisons, le froid, le silence de l'Alaska quand, sans prévenir, deux voitures de police sont arrivées. Deux agentes en ont jailli, ont bloqué la circulation, déroulé le ruban jaune et bouclé une zone comme si un meurtre venait d'avoir lieu.

Je suis resté là à regarder, mais au bout de quelques secondes l'une d'elles m'a ordonné de ne pas bouger. Elles voulaient m'interroger comme témoin.

Témoin de quoi ?

Je n'avais rien vu. J'étais juste un homme qui se promenait.

L'« affaire » était la suivante : un chien était mort étouffé. Quelqu'un lui avait donné des hot-dogs sans eau. En Alaska, c'est aussi un crime.

À ce moment-là, j'ai cru être tombé sur un plateau de cinéma. Mais c'était réel. C'était l'Alaska. Et j'étais là.

Elles m'ont aidé à monter dans leur voiture et m'ont ramené à l'hôtel chercher mes papiers. L'une des deux parlait bien français et a commencé à me poser des questions dans cette langue.

Le chien était mort. Il fallait trouver le coupable. J'étais là, donc j'étais interrogeable.

J'ai dit que j'aimais les animaux. Que j'en avais deux en Italie. Et cela, dans cette logique nord-américaine inexplicable, a suffi pour me considérer « non suspect ».

Les tensions sont retombées. Les formalités se sont évaporées. Et une invitation à dîner est arrivée.

La policière, sans son uniforme, avait en elle un feu qu'on n'attendrait pas au milieu des glaces. Oubliez les stéréotypes sur les Mexicaines ou les Espagnoles : les femmes d'Alaska sont brûlantes pour survivre, pas pour jouer.

Le dîner a été simple, direct et sans prétention. Mes blagues l'ont fait rire comme elle n'avait pas ri depuis des années. Ici, dans des endroits si reculés, le rire est une denrée rare.

À la fin, nous nous sommes dit au revoir sans promesses ni attentes. Il ne restait qu'une chose, forte et tranchante :

Le silence.

Celui qui vient toujours après chaque histoire en Alaska. Et qui pèse plus que la glace.

L'étudiante

J'avais demandé à l'hôtel où se trouvait la bibliothèque. Pour moi, ça a toujours été un lieu idéal : le silence dedans, les mots dehors. Un lieu où les gens s'habillent de calme, pour redevenir eux-mêmes dès qu'ils franchissent la porte.

J'ai tout de suite remarqué Elga — la secrétaire. Elle portait des lunettes modernes à monture rouge. Un détail qui, chez une femme du Nord, dit le style, le caractère et une sensualité naturelle. Je l'ai invitée à prendre un café. Elle n'a pas hésité : elle a fermé la bibliothèque et nous sommes sortis.

Nous sommes arrivés à l'arrêt de bus, mais le nôtre venait de partir quelques minutes plus tôt. Un appel qui n'aboutit jamais. Un train manqué. Une de ces petites fractures qui deviennent des occasions.

Elle ne s'est pas découragée. Elle m'a pris le bras comme si elle me connaissait depuis des années et m'a emmené chez elle. Elle a fait du thé anglais, des biscuits, un accueil simple, presque enfantin. J'étais l'Italien qui se trouvait là par hasard, elle était une jeune étudiante qui cherchait un morceau d'avenir. Dans ce petit salon bien rangé, j'ai compris une chose : la gentillesse, en Alaska, est un geste bref. Un acte immédiat. Ce n'est pas une formalité : c'est une nécessité.

Elle cherchait un mari. Elle ne le disait pas, mais c'était évident dans chacun de ses gestes. J'ai fait la seule chose que je sais vraiment faire : je lui ai donné quelques conseils. Ce n'était pas à moi de lui tenir la main. Je suis venu au monde pour donner, pas pour prendre. Et ce n'était pas mon heure.

Trois ans plus tard, j'ai reçu un e-mail. Une photo. Elle, avec un enfant dans les bras. Et une seule phrase :

« Je lui ai donné votre nom.

Pas par amour. Par respect. »

Dans un pays où le gel recouvre tout, il suffit parfois d'un petit geste pour laisser une marque qui ne fond jamais.

La femme au foyer

Je me suis rendu compte que j'abandonnais mon régime. Ne manger qu'une fois par jour, ça allait en voyage, mais pas dans un endroit comme l'Alaska, où le froid vous consume sans demander la permission. J'ai décidé de quitter le restaurant et d'aller au marché. C'était le choix le plus logique : bien manger et mieux observer les gens du coin.

Dans les supermarchés de province, on comprend tout : comment ils s'habillent, combien ils dépensent, comment ils regardent leurs enfants, comment ils font face à la fatigue. C'est la vitrine la plus sincère de la ville.

J'ai pris un sachet de prosciutto italien et de la mozzarella de bufflonne — un luxe rare dans ce froid glacial — quand un chariot plein m'a percuté le flanc. D'instinct, j'ai pensé à un hasard. Mais d'expérience, les femmes ne font rien « par accident ». Elles savent toujours où elles vont.

Elle m'a regardé et a dit : « Prosciutto et mozzarella… vous êtes forcément italien ? » Elle avait tout saisi en une seconde : la nationalité, le goût, même l'élégance de l'achat.

Elle s'appelait Rose, cinquante-six ans.

Elle vivait avec sa fille, son gendre et deux petits-enfants. Ils étaient sa joie et son fardeau. Le genre de femme qui tient une maison à flot sans que personne ne le remarque.

Je lui ai proposé un café dans un bar voisin. Elle a accepté sans hésiter. Elle a fini ses courses, les a mises dans la voiture et est revenue vers moi.

Assise à la table, elle s'est mise à parler. Beaucoup. J'ai écouté. Je ne l'ai pas interrompue. Parfois, le mot le plus fort est le silence qu'on laisse à l'autre.

À un moment, elle a souri et a dit : « Italien, amour, maman, pizza, spaghetti… » La phrase habituelle bâtie sur les stéréotypes, mais avec une vraie tendresse. Je me suis demandé s'il avait lu un de mes livres.

Puis elle l'a dit : elle était écrivaine. Et elle avait acheté un texte de moi, publié sous pseudonyme. Heureusement : elle ne m'avait pas reconnu.

Elle a continué à me parler de sa vie, de la maison pleine, des jours tous pareils, de la peur que ses petits-enfants manquent de quoi que ce soit, de l'amour qui ne peut pas s'exprimer parce qu'il paraît évident.

Quand elle s'est enfin arrêtée, elle m'a regardé dans les yeux. C'était un de ces regards qui en disent plus que mille mots.

Je lui ai juste dit ceci : « J'achèterai votre livre demain. » Et ensuite je vous enverrai la critique. »

Elle était émue. Sa voix tremblait légèrement : « Merci. Vous ne savez pas ce que ça m'a fait de vous rencontrer. Quelle personne élégante, polie… Tous les Italiens sont comme ça ? »

J'ai répondu comme je réponds toujours : « Regardez les mains et les pieds. C'est là qu'on comprend d'où vient vraiment une personne. »

Rose a souri. C'était le sourire d'une femme invisible qui, le temps d'un après-midi, avait cessé de l'être.

Épilogue – Alaska

L'Alaska ne vous accueille ni ne vous rejette. Il vous observe. Il vous mesure. Il vous tient en suspens jusqu'à savoir si vous êtes assez honnête pour rester un jour de plus ou assez sain d'esprit pour partir.

Dans cet État, la distance n'est pas géographique : elle est humaine. Les gens vivent dans des silences qui durent quelques secondes ailleurs, mais qui ici deviennent des mois. La solitude est leur langue maternelle. Et ce sont les femmes qui la parlent le mieux. J'ai vu quatre femmes dans quatre rôles distincts, et toutes avaient une chose en commun : elles n'attendaient personne.

La chauffeuse de taxi conduisait pour ne pas s'arrêter. La policière contrôlait un monde qu'on ne pouvait pas contrôler. L'étudiante cherchait un avenir dans un lieu qui lui ôtait le présent. La femme au foyer portait une maison entière sans que personne ne la voie.

En Alaska, les femmes ne demandent pas. Elles agissent.

C’est un lieu où la vie est courte, la nuit longue, et où la vérité n’a pas besoin de spectateurs.

Réflexion – Alaska

L’Alaska m’a appris une chose simple et féroce : le monde ne se divise pas entre hommes et femmes. Il se divise entre ceux qui portent le fardeau et ceux qui le posent sur les autres.

Dans cet État, ce sont elles qui portent le fardeau.

Je n’ai pas vu de fragilité. J’ai vu de la dignité. J’ai vu un calme qui ne vient pas de la paix, mais de l’habitude de la tempête. J’ai vu des femmes qui ne se plaignent pas parce qu’elles savent que, si elles le faisaient, personne ne les écouterait.

Les femmes d’Alaska ne sont pas invisibles parce qu’elles sont absentes. Elles sont invisibles parce que personne ne les regarde assez longtemps pour les voir vraiment.

Ce sont des mères sans temps, des travailleuses sans horaires, des gardiennes sans public. Elles sont une part de la société qui ne demande pas d’applaudissements. Et n’en demandera jamais.

Les femmes d’Alaska ne parlent pas de ce qu’elles vivent. C’est pour cela que je le fais maintenant.

ARIZONA

L’Arizona est une blessure ouverte dans le désert. Une étendue de poussière, de canyons et de silences qui ne blasphèment pas : ils jugent. Ici le soleil ne réchauffe pas. Il brûle. Et la nuit n’est pas fraîche. Elle divise.

C’est un État frontalier, où chaque route transporte un suspect. Immigrés, agents de la police des frontières, tribus autochtones,

vétérans, routiers, femmes seules, familles brisées : tous mêlés dans une chaleur impitoyable.

Les villes semblent modernes, mais dès qu'on sort du périmètre on sent la vérité : l'Arizona, c'est le désert, le dépeuplement, la drogue, les heurts entre cultures, des racines indigènes qui ne s'éteignent jamais et une solitude sans horizon.

Et les femmes ? Ici elles vivent dans l'œil du cyclone : entre frontières et identité, entre survie et fierté, entre violence et liberté.

La femme d'Arizona peut être tout : – Autochtone hopi ou navajo– Immigrée mexicaine– Mère célibataire d'une ville fantôme– Agente de la police des frontières– Infirmière dans les réserves– Étudiante de Phoenix qui rêve de s'enfuir.

Mais dans chaque rôle, il y a le même fardeau : résister sans pouvoir s'arrêter.

La policière des frontières, 38 ans

Une rencontre avec les forces de l'ordre, partout dans le monde, est toujours un test de la société dans laquelle on se trouve. Je l'ai toujours vécue comme une confrontation directe avec le territoire, ses règles, ses limites, ses fantômes.

Cet après-midi-là, j'avais loué une voiture pour me sentir libre et indépendant. J'étais convaincu que la route m'appartenait. Mais en Amérique, la route n'est jamais à vous. C'est elle qui vous doit.

J'ai roulé quatre heures sans m'arrêter. Puis cinq. Le désert de l'Arizona est impitoyable : des canyons sans fin, des silences qui donnent le frisson, des miles qui semblent tous pareils.

Et puis je l'ai vue. Une voiture de police, gyrophares allumés. Ordre de s'arrêter.

Une femme en est descendue. Elle avait des traits nettement mexicains, des yeux noirs intenses, des cheveux sombres tirés en arrière, des lèvres rouges. Des Ray-Ban foncées, et un corps qui semblait sculpté dans le désert même. Sans réfléchir, je lui ai dit :

« Elle s'est enfuie d'un concours de beauté ? »

Il ne s'est laissé toucher par personne. « Ne faites pas le malin. Sortez vos papiers, ou je vous arrête. »

Très lucide. Redoutable. Professionnelle.

Je lui ai tout tendu. Les questions habituelles : pourquoi j'étais si près de la frontière, d'où je venais, pourquoi je roulais en ligne droite depuis des heures. « Je ne peux pas dire que je cueille des champignons », ai-je répondu. « Je veux voir la vraie Amérique, celle qu'on ne trouve pas dans les livres. » Il m'a fait descendre de la voiture. Il a tout contrôlé. Puis il m'a étudié. « Pourquoi vous n'avez pas d'alcool ? Pourquoi vous ne fumez pas ? » « Je suis un ancien joueur de rugby. Il ne me reste qu'un seul de mes vices. » « La nourriture ? » a-t-il dit. « Ce que je veux ne se mange pas. Ça ne peut que s'aimer. » « Le chien ? » a-t-il ri. « Non. » Elle s'est raidie. Elle a compris que j'allais trop loin. C'était un terrain dangereux : elle avait le pouvoir, l'autorité, et même un caractère qui ne demandait pas la permission. « Vous pouvez savoir ce qu'on ne peut qu'aimer ? » a-t-elle demandé. « Bien sûr. Celle d'où tout a commencé, celle qui nous a faits, celle qui nous garde en vie, celle qui nous porte en avant. » « Qui ? » « La femme. Elle n'a pas compris ? » Il n'a pas répondu. Il m'a rendu les papiers. « Faites demi-tour. Ce n'est pas votre chemin. » J'ai obéi. C'était la chose la plus intelligente à faire. Puis la nuit est venue.

Et à dix heures, dans le hall de mon hôtel, je l'ai vue entrer. En civil. Même regard. Même force. Une femme qui savait exactement ce qu'elle voulait.

Elle s'est approchée. « Je peux prendre un verre ? »

« Non », ai-je répondu. Et je me suis levé.

Elle m'a pris le bras. « Pourquoi vous partez ? »

Je l'ai regardée dans les yeux et j'ai dit la vérité :

« Fuir le danger, ce n'est pas de la lâcheté. C'est du bon sens. »

Et je suis parti.

La femme navajo

Ce matin-là, je me suis réveillé tard. Je devais parler plus tard sur le campus, comme intervenant invité. J'ai attrapé mon sac de travail, je suis descendu au parking et je suis monté dans le premier bus marqué « Campus ». Une erreur simple, stupide, innocente.

Au bout d'une heure, je ne reconnaissais toujours rien. Des routes différentes, des paysages différents, et personne ne descendait. Puis le bus s'est arrêté. Terminus.

Réserve navajo.

Le bus suivant partirait le lendemain. Pas de téléphone, pas de contact, aucun moyen de prévenir les collègues. Il faudrait que je me présente le lendemain et que j'explique le malentendu. Ça arrive. La vie ne prévient pas.

À peine entré dans la réserve, le chef indien m'a serré dans ses bras comme un parent qui revient après des années. Il m'a

présenté sa femme, sa fille et ses proches. Ils m'ont fait faire le tour, m'ont offert à boire et ont dit, l'air de rien :

« Cet après-midi, on fait une fête pour vous. »

Ils attendaient quelqu'un d'autre. J'allais finir là par hasard. Ou parfois le destin arrive déguisé en erreur. J'ai souri. J'ai accepté. J'ai laissé le désert décider.

Viande de bison. Galettes au sang. Pommes de terre, poivrons et oignons. Bière et alcool sans retenue. Des habits traditionnels partout. Le feu brûlait. Les tambours lents. Et la fille du chef qui me posait sur la tête un chapeau à plume blanche.

C'était une vraie Navajo. Silencieuse. Attentive. Habituée à tout voir et à ne rien dire. Une de ces femmes qui grandissent entre la tradition, le travail, des blessures domestiques que personne ne dénonce, et une identité qui ne meurt pas même sous le béton.

La fête a duré jusque tard dans la nuit. Des scènes que j'avais vues dans les films de John Wayne, mais à l'envers : ce n'étaient pas eux les agresseurs. C'étaient les survivants.

Ils m'ont fait dormir dans le tipi du chef, allongé sur des peaux de bison. Sans vêtements. Un rite ancien. J'ai accepté. Je n'étais pas là pour m'opposer à un monde qui m'avait accueilli. Au bout d'un moment, la fille du patron est entrée. Même tenue. Pas de mots. Juste une présence.

Puis le chef et sa femme sont arrivés, chacun dans ses peaux, chacun à sa place. Ils ont jeté un œil sur leur fille. Et sur moi. Contents. Paisibles. Comme si tout était à sa juste place.

Le lendemain matin, j'ai cherché des toilettes. Elle m'a montré une roselière et une rivière.

J’ai essayé de me laver dans la rivière, mais l’eau était trouble et pleine de poissons. Je suis allé dans les roseaux. Ça semblait dégagé.

Je me trompais.

À peine installé, deux Indiens sont sortis, des journaux à la main, comme si c’était la chose la plus normale du monde. Puis un troisième. Puis un autre.

Tout le village chiait dans la même cannaie.

Et moi qui me croyais seul.

Le bus du retour vers la civilisation allait partir. Je ne pouvais pas le rater.

La fille du patron m’a arrêté. Il y avait du doute dans ses yeux. « Je vous reverrai ? »

Je lui ai donné mon ordinateur portable. Une façon de rester en contact. Une chance.

Mais ce contact n’est jamais venu.

Parce que le silence des Indiens n’est pas une absence. C’est de l’histoire. C’est une loi. C’est une mémoire qui ne cherche pas de confirmation.

L’infirmière de la ville fantôme – 45 ans

Ma thyroïde avait commencé à faire des siennes. Je ne mangeais pas, mais je prenais du poids. Un classique.

J’ai essayé la pharmacie : pas d’ordonnance, pas de médicament. J’ai essayé les supermarchés : pas de version en vente libre. Il ne restait que l’hôpital.

Et là, je l'ai rencontrée.

Conchita.

Infirmière. Quarante-cinq ans. Elle vivait dans les zones abandonnées de l'Arizona, où la chaleur pèse comme une malédiction et où la nuit est remplie d'overdoses, de sirènes lointaines et de maisons vides. Dans les villes fantômes, les gens disparaissent même de leur vivant.

Elle m'a regardé. Chaque jour, elle voyait des désespérés, des toxicomanes, des blessés, des familles brisées. Quelqu'un comme moi — un étranger, en costume, poli, venu seulement pour un traitement de la thyroïde — ne figurait pas sur la liste des urgences.

Pourtant la procédure était une barrière infranchissable. L'Obamacare soignait tout le monde, oui, mais seulement en cas d'hospitalisation.

Je n'avais pas à être hospitalisé. Je devais juste continuer à vivre.

Je n'ai pas insisté. Ce n'était pas nécessaire. Je lui ai simplement dit que je logeais à l'hôtel d'à côté. Je lui ai laissé mon nom : Ferdinando. Rien d'autre.

Je suis parti. Cette nuit-là, vers minuit, le téléphone de l'hôtel a sonné. Le réceptionniste m'a demandé si je pouvais laisser monter une dame ou si je préférais descendre dans le hall.

J'ai choisi de descendre.

Conchita était là. En civil. Sans uniforme, sans rôle.

« On peut parler ? » a-t-elle demandé. J'ai fait oui de la tête.

Nous sommes allés dans un pub voisin. Assise en face de moi, elle a passé la main sous la table et m'a tendu une petite enveloppe blanche. Dedans, mes médicaments. Elle les faisait passer comme on passe de la drogue aux toxicomanes. Avec la même prudence, le même risque, le même secret.

Je ne comprenais pas pourquoi elle le faisait. Je ne lui avais rien demandé.

Je ne l'ai compris que quand elle a parlé.

« Ce n'est pas le médicament, a-t-elle dit. C'est la façon dont elle a demandé les choses. La manière. Les manières. Le style. »

Elle m'a regardé dans les yeux. Une femme qui passe ses journées au milieu des cris, des urgences, de la violence et de la pauvreté reconnaît tout de suite ceux qui ne veulent pas prendre, mais seulement vivre.

« Je ne le fais pas pour tout le monde », a-t-elle ajouté. Et je le savais.

Au milieu d'un désert plein d'absences, une femme invisible avait décidé d'être là.

La serveuse de Tucson – immigrée de 22 ans

L'après-midi, j'ai eu envie de quelque chose de sucré. Ce n'était pas la faim, c'était un manque d'affection, et je le savais. Le remède le plus simple était de m'asseoir dans un restaurant et de commander quelque chose de sucré.

La serveuse est arrivée tout de suite. Petite, mince, frêle de corps mais vive dans ses gestes. On aurait dit la sœur de Speedy Gonzales en jupe : elle se glissait entre les tables comme si ses chevilles étaient en feu.

« Quel âge avez-vous ? » lui ai-je demandé.

Elle n'a même pas regardé son carnet. Elle m'a fusillé du regard.

« Qu'est-ce que ça peut vous faire ? Consommez, payez et partez. Et si vous m'embêtez, j'appelle la police. »

Vingt-deux kilos de corps. Vingt tonnes de caractère. De la dynamite pure dans un bocal de verre.

Le patron est sorti aussitôt en s'excusant. Il avait tout vu. Je n'avais rien fait de mal, mais elle n'était pas du genre à analyser : elle réagissait.

Elle m'a raconté son histoire. Elle était arrivée du Mexique sans rien : pas d'argent, pas de famille, pas de papiers solides, aucune certitude. Elle servait aux tables pour survivre et espérait un avenir que l'Arizona offre rarement.

Elle était pressée. Toute la hâte du monde. Et cette hâte était sa limite.

J'ai demandé un stylo et du papier. J'ai écrit une lettre. Pas de romantisme, pas d'illusions : juste la vérité. Je la lui ai laissée par l'intermédiaire du patron, qui a hoché la tête comme on salue quelqu'un qui montre du respect.

Le lendemain, je suis passé devant l'endroit. Je ne suis pas entré. Je voulais seulement observer.

Soudain, j'ai entendu des pas rapides derrière moi. Un coup dans le dos.

Je me suis retourné.

C'était elle.

Le visage tiré, les yeux nerveux, le souffle court.

« J'ai vingt-deux ans », a-t-elle dit.

« Et où tu dors, putain ? Je t'ai cherché toute la nuit. Même la police ne sait pas où tu es. »

Je l'ai regardée. C'était la même fille que la veille, mais sans armure. Une enfant dans un monde qui dévore les adultes.

Je lui ai dit au revoir. Et je suis parti. Pas par indifférence. Par respect. Parce que certaines fragilités ne doivent pas être touchées : il faut les laisser aller.

Épilogue – Arizona

L'Arizona n'est pas un paysage : c'est une frontière. Et les frontières ne se traversent pas. Elles s'affrontent.

Dans cet État, la chaleur n'est pas une température : c'est un jugement. Le désert n'est pas un espace : c'est la solitude. Les gens ne vivent pas : ils résistent.

J'ai rencontré quatre femmes et toutes avaient le même mot : survie. La policière des frontières, armée jusqu'aux dents mais aussi seule que le désert qu'elle surveille. La femme navajo, fille d'une terre impitoyable et d'une mémoire qui ne guérit jamais. L'infirmière des villes fantômes, qui soigne des vies sans être vue et sauve ceux à qui il ne reste rien. La serveuse immigrée, vingt-deux ans de colère et de fragilité, en guerre contre un monde plus grand qu'elle.

Quatre chemins différents. Le même désert à l'intérieur.

En Arizona, les femmes n'attendent pas l'avenir : elles le cherchent de toutes leurs forces. Et quand elles ne le trouvent pas, elles continuent de marcher. Parce que s'arrêter, c'est disparaître.

Les hommes traversent cet État pour voir les canyons. Les femmes le traversent pour échapper à la mort. Et elles le font en silence, sans rien demander à personne.

Réflexion – Arizona

Le désert vous apprend une chose : personne ne survit seul.

Et pourtant, ce sont les femmes d'Arizona qui le font. Chaque jour. Chaque nuit. Dans un climat à couper le souffle et une société qui exige que vous soyez forte même quand vous ne le pouvez pas.

Ce sont des femmes qui n'ont pas le temps de se plaindre. Elles n'ont pas le temps de rêver. Elles n'ont pas le temps de se tromper.

Et moi, une fois encore, j'ai fait ce que je fais toujours : je les ai rencontrées, observées, écoutées, puis je les ai laissées partir. Parce que le respect, c'est aussi ne pas retenir. L'Arizona m'a rappelé qu'il y a des vies qui ne demandent pas à être comprises : elles demandent seulement à ne pas être ignorées.

Et je ne les ignorerai pas. Jamais.

ARKANSAS

L'Arkansas est une courbe lente entre collines, rivières et maisons de bois qui grincent. C'est un État qui ne fait pas de bruit, parce que le bruit attirerait une attention indésirable. Ici, tout est réduit à l'os : le travail agricole, les mines oubliées, les communautés isolées, des quartiers où la pauvreté n'est pas une phase mais un héritage.

C'est l'Amérique qui vit hors de la carte. La richesse est à l'Ouest. La modernité est au Nord. Les autres restent ici : ceux qui n'avaient pas d'alternative.

Les femmes de l'Arkansas sont celles qui tiennent ensemble ce qui reste : des familles instables, des maisons qui s'écroulent, des maris absents ou surmenés. La femme de l'Arkansas grandit tôt, se marie tôt et vieillit tôt.

Elle est : – mère à plein temps – infirmière sans diplôme – psychologue improvisée – cuisinière, chauffeuse, éducatrice – travailleuse sous-payée dans les supermarchés, dans les fermes, dans les cliniques à bas prix.

Mais ça ne s'arrête pas là. L'Arkansas a aussi une autre face : dure, cachée, faite de métiers qui donnent du pouvoir mais prennent des vies. Elle est aussi : – une postière qui connaît les secrets de tout le pays – une cadre d'entreprises locales, sans primes ni gloire, seulement du stress – une agente des impôts et du fisc, crainte mais ignorée, écrasée par la paperasse et les bas salaires – une agente du FBI mutée ici par punition ou par protection, forcée au silence – une technicienne du service des eaux, qui garantit l'eau à une communauté qui ne connaît même pas son nom – une ouvrière d'une entreprise pharmaceutique, où l'on promet des remèdes mais où l'on offre des horaires épuisants

La foi est une ancre. La peine est quotidienne. La solitude est la norme.

Ici, les femmes ne cherchent pas l'émancipation : elles cherchent un répit. Et souvent elles ne le trouvent pas.

La postière – 48 ans

En Arkansas, la poste est au cœur de la ville. C'est plus qu'un lieu où passent lettres et colis : les ragots, les chèques, les réclamations, les fraudes et les confidences y circulent.

Elle le maintient à flot. Elle sait tout sur tout le monde. Mais personne ne sait rien d'elle.

Pour moi, c'était comme retourner au bureau de ma mère. Trente-cinq ans à la poste, et certaines dynamiques se reconnaissent tout de suite : des hiérarchies rigides, la confiance accordée à quelques élus, l'argent qui change de mains mais toujours sous contrôle. Je suis entré en sachant déjà quel genre de réponse j'obtiendrais. La prévisibilité est un avantage.

Ce fut un jeu d'enfant : Kriss, 48 ans, directrice, m'a ouvert la porte de son bureau. Elle m'a tout de suite traité comme un « consultant étranger », avec cette curiosité mêlée de méfiance qu'ont les femmes habituées à ne se fier à personne mais fatiguées de tout faire seules.

D'abord, elle m'a montré ce qu'elle savait faire. Puis, avec plus de courage, ce qu'elle voulait.

Une fois la première barrière franchie, le contact avec l'argent et ses outils de tous les jours a dissous le reste. Elle s'est mise à parler. Des rapports difficiles avec l'administration, une carrière bloquée, des promesses non tenues, des contrôles permanents, zéro reconnaissance.

« J'ai besoin de solutions rapides et efficaces », a-t-elle dit.

Je lui ai juste dit une phrase latine, lancée comme une provocation : « Do ut des. » Je donne pour que tu donnes.

Elle a compris tout de suite : « Je vous donnerai tout ce que vous voulez, si vous m'aidez. »

En trois jours, j'ai préparé une série de lettres pour la Direction générale. Elle les a lues, contresignées et envoyées. Peu après, la convocation est arrivée.

Elle a exigé que je l'accompagne comme consultant. J'ai accepté. Le résultat a été net : – passage de fonctionnaire à cadre – augmentation de salaire – même rôle – beaucoup moins de contrôles.

Elle est sortie du bureau en sautant de joie. C'était un problème qu'il traînait depuis au moins cinq ans, et en une semaine il a disparu.

Le soir, elle m'a emmené dîner.

Elle est arrivée élégamment vêtue, différente de la femme que j'avais vue au bureau. Il était clair que quelqu'un l'avait aidée à se préparer : des collègues, des amies, sa fille. Tout le monde avait participé à ce passage de « négligée » à « visiblement femme ».

À la fin du dîner, elle est allée à la caisse pour payer. Elle est revenue sans l'avoir fait. Le patron l'avait arrêtée : l'addition était déjà réglée.

Je l'avais prévenu avant : « Ne prenez pas un centime d'elle. C'est pour moi. »

Kriss a souri. Puis elle m'a dit de partir. « Je vous ramène chez vous. Je veux vous faire le cadeau que vous méritez. »

Je savais exactement ce qu'elle avait en tête. Je lui ai dit de partir devant, que je la rejoindrais dans un moment.

Moi, en revanche, je suis allé à l'aéroport. J'ai quitté l'État.

Trois jours plus tard, j'ai reçu un e-mail d'elle. Elle me disait qu'elle était déçue par mon comportement, mais aussi reconnaissante. Elle avait trouvé, selon ses mots, « un homme spécial qui n'a rien voulu en échange pour avoir changé ma vie ».

Agente du FBI hors de sa trajectoire – 38 ans

Elle arrive de Washington, habituée aux grandes enquêtes, aux briefings lourds et aux salles vitrées où des hommes décident de la vie des autres. La voilà dans un commissariat de banlieue de l'Arkansas : drogues bon marché, violences conjugales, silences obstinés. Son pouvoir ne sert à rien. Sa solitude, si.

J'étais là pour déclarer mes compétences et mes faiblesses à l'ambassade. Protocole standard. J'entre dans son bureau : Marion, 38 ans, agente fédérale mutée de force.

« Il faut qu'on se tutoie, Nando, dit-elle aussitôt. Dis-moi : tu as des faiblesses ? »

« Oui. Les femmes. »

Elle se raidit. « C'est-à-dire ? »

« Je les aide, je les aime si je peux… et je les quitte. »

« Pourquoi ? » demanda-t-elle. « Parce que vous mâchez toujours avec les mêmes dents, alors que nous, nous en avons beaucoup plus. C'est une question de comportement : on ne peut pas tout garder, on ne peut pas tout retenir. » Elle voulait maintenant être analysée. « Alors fais-le avec moi aussi. Dis-moi pourquoi on m'a mutée ici. Montre-moi ce que tu vois. »

Trois minutes. Pas plus. Cela suffit pour qu'elle s'effondre.

Son problème était simple : elle ne savait pas maîtriser ses émotions. Dans une agence comme le FBI, c'est une malédiction. Cela vous rend faible, cela vous rend peu fiable, on vous retire vos enquêtes et on vous envoie là où vous ne pouvez pas faire de dégâts.

Je le lui ai dit. Sans filtre.

D’abord, elle a refusé. Puis elle a réfléchi une seconde. Et elle a fondu en larmes. Elle m’a serré dans ses bras comme on serre quelqu’un qui dit la vérité quand personne d’autre n’en a eu le courage.

Ensuite, elle a signé les documents qui certifiaient ma situation. C’était un acte logique, mais sa signature était émotionnelle.

En sortant, j’ai appelé Washington. J’ai demandé une mutation : « Envoyez-moi à Miami. Je ne peux pas m’installer ici. Là-bas, je serai libre. »

Six mois plus tard, Marion était toujours en contact avec moi. Des appels, des e-mails, des demandes de rendez-vous.

Je lui répondais toujours la même chose : « Il n’y a pas d’avenir. Je suis déjà ailleurs. »

Elle n’a pas lâché. Elle était au FBI. Et quand le FBI vous prend pour cible, il ne vous lâche pas tout de suite.

L’ouvrière pharmaceutique – 55 ans

Elle travaille dans une usine qui produit des médicaments pour toute la nation. Une ironie puissante : elle soigne les autres, elle s’empoisonne elle-même. Produits chimiques lourds, postes pénibles, masques qui ne protègent qu’à moitié, un salaire qui ne protège de rien.

Personne ne connaît son nom. Tout le monde avale les pilules qui passent entre ses mains.

Mon entrée n’était pas prévue. Tout a commencé à un dîner, après le Covid, quand j’ai raconté en riant que j’avais reçu quatre doses de Pfizer, toutes du même lot, et que ce lot contenait une «

variante Viagra » qui garantissait des bienfaits permanents. Une blague. Une des miennes.

Mais quelqu'un, aux tables voisines, a écouté. Et la nouvelle a fait le tour du pays. Puis le tour du monde.

Le laboratoire pharmaceutique a voulu me rencontrer. Pour comprendre. Pour vérifier. Parce qu'aux États-Unis, un bon bruit social peut doubler le cours d'une action.

Ils m'ont fait entrer dans l'usine. À peine entré, 130 personnes se sont levées et ont applaudi. J'étais rouge comme une tomate, et eux étaient convaincus que j'allais révéler le « secret ».

J'ai dit la vérité : « C'était une blague. » Ils ne l'ont pas cru.

Managers, dirigeants et secrétaires m'entouraient : chacun voulait un détail, une confirmation, un soupçon de vérité technique.

Mais c'est une ouvrière de 55 ans, les mains abîmées par les produits chimiques, le dos courbé par des années de travail invisible, qui m'a demandé un entretien. On l'a fait entrer dans une salle avec moi. Elle est entrée déprimée. Vide. Fatiguée.

Nous avons parlé quarante-cinq minutes.

Pas de vaccins. Pas de lots. Pas de puissances miraculeuses.

Nous avons parlé de la vie. Des échecs qu'on fait passer pour la normalité. Des rêves enterrés parce que là-bas personne n'a le luxe d'en avoir.

Je ne lui ai dit qu'une seule vérité : « Rêver ne guérit pas, mais cela sauve. Et cela coûte moins cher que le médicament le moins cher que vous produisez. »

Elle est sortie en souriant. Ses collègues la regardaient comme si elle avait trouvé l'antidote universel.

« Qu'est-ce qu'il t'a dit ? » lui ont-ils demandé.

Elle n'a pas répondu. Et moi, je ne le dirai jamais.

C'était le secret le plus simple du monde : les mots, si l'on sait les placer au bon endroit, ouvrent des espaces là où il n'y avait pas d'air.

Et pour elle, ce jour-là, respirer suffisait.

La voleuse élégante – 30 ans

Elle ne vole pas par instinct. Elle vole parce que l'Arkansas ne pardonne pas à ceux qui sont nés sans rien.

Elle est cultivée, intelligente, brillante à faire peur. Elle aurait pu devenir manager, professeure ou consultante. Au lieu de cela, elle est devenue une ombre : elle se déplace entre des maisons, des chats, des identités, des promesses et des occasions manquées.

Je l'ai rencontrée en ligne. Une demande d'aide arrivée sur Skype, un profil propre, un nom qui ressemblait à un code : Last A. La dire belle était une insulte. Belle était un euphémisme. Voleuse, c'était naturel. Stupide, c'était normal. Une énigme au maquillage parfait.

Elle m'a demandé de l'aide. Je la lui ai donnée.

En un an, elle avait récolté 14 000 dollars, tous pour ses besoins déclarés. Jamais une rencontre. Jamais un appel vidéo. Jamais un coup de téléphone. Seulement des lettres numériques, des demandes soigneusement façonnées, des urgences qui avaient l'air vraies.

C'était la plus douce escroquerie que j'aie jamais subie.

Finalement, j'ai décidé d'aller la chercher. Little Rock. La ville de Bill et Hillary Clinton.

J'ai rencontré sa mère, Rita. Une femme gentille, confuse, qui ne connaissait pas vraiment sa fille. En me voyant, elle n'a pas bronché ; au contraire, elle m'a demandé encore de l'argent, avec le naturel de quelqu'un qui respire.

C'est à ce moment-là que j'ai vu la vérité.

Elle n'était pas seule. Elle était liée à un groupe au Ghana. Elle reversait 55 % de ses gains. Une professionnelle par nécessité. Tout le monde m'a demandé comment j'avais pu tomber dans un jeu aussi sale. Comment j'avais pu y croire. Payer. Persister. Accepter.

Mais la réponse était simple, et je l'avais claire en moi :

Ceux qui sont faits pour aider ne pensent pas au mal. Ils ne voient que le bien qu'ils peuvent faire, même quand le monde leur montre le contraire.

Épilogue – Arkansas

L'Arkansas n'est pas un État : c'est un piège lent. Une toile de pauvreté, de silence, de petits boulots et de vies qui s'éteignent en silence. Les femmes que j'ai rencontrées ici ne demandaient pas à être sauvées. Elles demandaient simplement un endroit où respirer.

La postière, reine de tous les secrets du pays, voulait seulement retrouver sa valeur. L'agente du FBI, tombée de haut, se battait contre elle-même plus que contre le crime. L'ouvrière pharmaceutique, invisible parmi les pilules et les produits

chimiques, sauvait le monde en s'empoisonnant peu à peu. Et la voleuse élégante… elle était le symbole parfait de cet État : intelligente, brillante, mais forcée de choisir le chemin que la vie lui avait imposé.

L'Arkansas m'a montré une chose simple : ici, les femmes survivent comme elles peuvent. Certaines tiennent. Certaines se sont enfuies. Certaines glissent dans l'ombre parce que la lumière n'a jamais été là.

Et toutes, d'une manière ou d'une autre, restent absentes. Non parce qu'elles manquent. Mais parce que personne ne les voit.

Réflexion – Arkansas

Dans cet État, j'ai compris que la pauvreté n'est pas une condition économique. C'est une condition émotionnelle, culturelle et mentale. C'est la conviction profonde de ne rien mériter d'autre. Ceux qui naissent ici doivent se battre contre un destin non écrit.

La femme de l'Arkansas n'a pas d'avenir : elle s'en construit un à mains nues. Chaque jour. Au sein d'une société qui parle d'opportunités mais ne distribue que de la survie.

J'ai vu ici une chose claire :

Les femmes ne tombent pas.

On les laisse tomber.

Et le vrai péché n'est pas la pauvreté. C'est l'indifférence de ceux qui regardent et passent leur chemin.

Moi, je ne passe pas mon chemin. Je regarde, j'écoute, j'écris. Et je sors ces histoires de cette terre parce que, si je ne le faisais pas,

elles resteraient enterrées comme tout ici : dans le silence, la poussière et la honte.

CALIFORNIE

La Californie n'est pas un État : c'est une illusion de masse.

Pour qui l'observe de loin, c'est le soleil, les palmiers, le cinéma, la technologie, l'océan, le rêve américain. Pour qui la vit d'en bas, c'est une fracture permanente : une richesse extrême à quelques mètres de la pauvreté absolue, le travail high-tech à côté de la récolte dans les champs, des villas barricadées et des tentes en plastique sur le trottoir. C'est l'endroit où le monde vient chercher des possibilités et trouve des hiérarchies écrites d'avance.

Pour les femmes, la Californie est une fausse promesse : – liberté apparente – droits proclamés – opportunités affichées.

mais la règle est toujours la même : si vous ne suivez pas le rythme, vous disparaissez.

Ici, les absences ne sont pas des silences : ce sont des corps que le système laisse derrière lui sans se retourner.

La femme de la Silicon Valley – 39 ans

On l'appelle la « capitale de l'innovation », mais la Silicon Valley est un fief fermé où le pouvoir est masculin, blanc ou asiatique, fondé sur l'ingénierie, compétitif jusqu'au délire.

Officiellement, les femmes y sont les bienvenues : – programmes de diversité – codes d'éthique d'entreprise – tables rondes sur l'égalité des genres – photos souriantes dans les rapports annuels.

Mais dans les salles qui comptent, la scène est différente.

Elle a deux diplômes, un master, un anglais parfait et de hautes compétences techniques. Elle travaille sur des produits numériques, des données et des plateformes. Elle passe ses journées dans des réunions où trois personnes décident des vraies idées : deux à la table, une à l'écran.

On exige d'elle des soft skills, des talents de médiatrice et de l'empathie. On lui confie un rôle de coordination, pas de commandement. On la veut présente, mais pas protagoniste.

Dans ce système, la maternité est une anomalie logistique. Il y a des avantages, des congés, des aides, la congélation des ovocytes, des crèches d'entreprise — mais toujours avec une condition tacite : vous ne devez pas ralentir.

Si elle tombe enceinte, on la perçoit comme un problème potentiel. Si elle ne l'est pas, on la voit comme un « homme en jupe », remplaçable comme tout le monde. Dans les deux cas, elle est un outil : jamais le centre de l'attention.

Les réunions du soir, les week-ends « d'urgence » et les appels tard dans la nuit avec l'Asie ou l'Europe ne touchent pas votre vie privée. Le système exige une disponibilité totale.

Quand elle s'effondre – burn-out, anxiété, insomnie, crise de sens – la réponse est toujours la même : – yoga – pleine conscience – thérapie privée.

Jamais une refonte structurelle. Jamais une vraie redistribution du pouvoir.

Son absence n'est pas physique : elle est symbolique. Elle est présente dans chaque processus, mais jamais dans la reconnaissance finale.

La technologie vend au monde des récits d'émancipation féminine. Mais au fond, les femmes restent des exceptions à gérer, pas des piliers à reconnaître.

La migrante de la Central Valley – 28 ans

La Central Valley est une partie de la Californie que les touristes ne voient pas et que le cinéma ne filme pas.

C'est le couloir agricole qui nourrit la moitié du pays : – champs de fruits – légumes – amandes – vignobles – industries de transformation.

Dans ce paysage, la femme migrante est le moteur invisible de la chaîne. Elles viennent du Mexique, d'Amérique centrale, de communautés pauvres sans véritable alternative. Beaucoup sont sans papiers, d'autres ont des papiers fragiles, et toutes partagent la même condition : leur existence dépend du fait de ne pas faire de vagues.

Elle travaille dans les champs, dans les serres et dans les usines de conditionnement. Des postes épuisants, le dos courbé, une chaleur extrême, des pesticides dans l'air, une surveillance subtile et constante. Elle parle peu, regarde beaucoup, écoute tout.

La paie est basse, souvent au-dessous du minimum réel. Les heures supplémentaires ne sont pas toujours enregistrées. Les arrêts maladie ne sont pas couverts : qui manque au travail est remplacée.

La violence est répandue mais souvent jamais enregistrée : – harcèlement au travail – chantage sexuel – menace de perdre son emploi – menace d'être dénoncée aux autorités.

Porter plainte, c'est risquer de tout perdre. Se taire, c'est continuer à rapporter quelque chose à la maison pour les enfants.

Son absence est institutionnelle : elle n'apparaît pas dans les statistiques publiques, elle n'a aucune représentation, elle ne participe pas aux discussions où l'on décide de l'agriculture, et on ne la consulte pas quand on parle de transition écologique ou de filières durables.

Elle est la femme qui porte la nourriture de toute une nation sans avoir droit à une place dans le récit officiel.

La Californie se vend comme « verte », soucieuse de l'environnement, de la santé et de l'avenir. Mais dans les champs de son cœur agricole, des femmes travaillent dans des conditions qui démentent n'importe quel slogan.

La femme de l'industrie de l'image – 32 ans

Hollywood, studios de télévision, plateformes numériques, agences, publicité, réseaux sociaux. La Californie a bâti une économie mondiale fondée sur l'image. Au centre de cette machinerie, il y a la femme utilisée comme surface.

Actrice, figurante, mannequin, influenceuse, silhouette d'arrière-plan. Ce qu'on regarde d'abord chez elle n'est ni éthique, ni culturel, ni professionnel : c'est esthétique.

Il existe des catégories précises de « rôles féminins » : – jeune femme pour les publicités – femme « normale » pour les campagnes familiales – corps hypersexualisé pour certaines cibles – figure rassurante pour d'autres.

Le casting n'est pas seulement une sélection : c'est un filtre culturel. Il décide qui est montrable, qui est vendable et qui est rejetable.

Les demandes explicites et implicites sont toujours les mêmes : – entrer dans un certain poids – accepter maquillage, retouches,

modifications – s'adapter à des scénarios stéréotypés – ne pas contredire ceux qui paient.

Celle qui essaie de refuser certaines scènes ou certaines situations est jugée « difficile ». Celles qui dénoncent des abus ou des chantages sont isolées, étiquetées, et souvent remplacées par le silence.

Les grandes campagnes mondiales parlent de body positivity, de respect, d'émancipation et d'inclusion. Mais dans les couloirs des bureaux, dans les castings et dans les réunions de production, les vrais critères restent vieux jeu, banals et violents.

Ici, la femme est hypervisible comme image et invisible comme sujet libre.

Son absence est psychologique : elle est coupée d'elle-même, transformée en marque, forcée de mesurer sa valeur en chiffres : vues, likes, abonnés, engagement.

Derrière chaque visage parfait imprimé sur un panneau publicitaire, il y a une personne qui n'a souvent presque aucun contrôle sur sa propre image.

La femme sans abri – 50 ans

La Californie compte aussi l'une des plus grandes populations de sans-abri des États-Unis.

Des tentes sous les ponts autoroutiers, des campements de fortune le long des canaux, des gens qui vivent dans des voitures, des camping-cars délabrés et sur des trottoirs transformés en couloirs résidentiels. Los Angeles, San Francisco, Oakland, San Diego : la pauvreté est partout, visible et ignorée.

La femme sans abri est doublement exposée : – en tant que femme pauvre – en tant que corps féminin vulnérable.

Elle a souvent derrière elle : – des loyers inabordables – des emplois perdus – des séparations destructrices – des violences conjugales – des problèmes de santé non soignés – des addictions utilisées comme anesthésiant.

La nuit n'est jamais un repos : c'est une défense. Protéger quelques affaires, un sac de couchage, un sac, un papier, un souvenir. Les services sociaux existent, mais ils sont : – lents – insuffisants – bureaucratiques – parfois humiliants.

Les femmes sans abri échappent aux statistiques précises : ce sont celles qui bougent, qui changent d'endroit pour éviter les agressions, qui ne vont pas dans les foyers parce qu'elles ont peur, qui n'emmènent pas leurs enfants aux services de peur qu'on les leur enlève.

Son absence est morale : la société la voit mais ne la reconnaît pas comme une partie d'elle-même. On la décrit comme un problème, jamais comme le résultat de choix politiques et économiques.

La Californie, qui parle d'inclusion numérique, d'innovation et d'avenir durable, cohabite avec des femmes qui se lavent les cheveux aux fontaines publiques, qui se changent sur un parking, qui mangent grâce à une soupe populaire.

Aucune d'elles n'est un « cas extrême ». Elles sont la conséquence normale d'un modèle qui accepte comme inévitable la chute de ceux qui ne peuvent pas faire face au coût de la vie.

Épilogue – Californie

La Californie est la vitrine du monde et, en même temps, son arrière-boutique.

De l’extérieur, elle expose : – technologie– cinéma– musique– université– innovation

De l’intérieur, elle cache : – exploitation agricole – inégalités immobilières – précarité extrême – addictions – sans-abrisme structurel. Ici, les femmes ne sont pas absentes faute d’être là. Elles sont absentes par saturation d’images.

Quand un lieu exhibe sans cesse des corps féminins partout — écrans, panneaux, vidéos, publicités, fils des réseaux sociaux —, il donne au monde l’illusion que les femmes sont au centre.

En réalité : – la femme qui travaille dans la technologie gouverne peu – la migrante dans les champs n’est pas écoutée – la professionnelle de l’image est comprimée dans des rôles préfabriqués – la femme sans abri, on l’évite du regard.

La Californie prouve que l’absence n’est pas seulement du vide : elle peut être une surreprésentation sans pouvoir réel.

C’est l’État où les femmes apparaissent partout mais sont bien moins reconnues que le monde ne l’imagine.

Réflexion – Californie

En Alaska, l’absence est le gel. En Alabama, c’est l’histoire. En Arizona, c’est la frontière. En Californie, c’est le maquillage.

Ici, l’absence des femmes est masquée par : – des slogans progressistes – des campagnes publicitaires correctes – des conférences sur l’égalité – un storytelling motivant.

On parle d’« inclusion », mais l’inclusion véritable se mesure à trois paramètres concrets : – qui décide – qui est le mieux payé – qui peut se permettre de dire non.

Sur ces trois points, les Californiennes – dans toutes les classes sociales – restent trop souvent à la traîne :

– la manager est tolérée tant qu'elle ne réclame pas le plein pouvoir – la migrante est laissée en paix tant qu'elle supporte le travail dur sans protester – la professionnelle de l'image est utilisée tant qu'elle correspond à la cible – la femme sans abri est ignorée tant qu'elle ne gêne ni la circulation ni la bienséance

Le monde regarde la Californie pour comprendre l'avenir. Mais s'il regardait vraiment les femmes qui la maintiennent à flot, il découvrirait une vérité simple :

Il n'y a pas d'avenir dans un lieu qui banalise l'absence de

ceux qui le soutiennent.

Voilà pourquoi la Californie figure dans ce volume. Non comme un mythe, non comme une carte postale, non comme un ennemi. Comme une preuve.

L'une des capitales mondiales de l'imaginaire, où la chose la plus difficile à voir reste toujours la même : la vie réelle des femmes qui ne finissent jamais à l'écran.

COLORADO

Le Colorado est un État qui fait semblant d'être simple mais ne l'est pas. C'est une Amérique qui vit entre deux extrêmes :

– des montagnes qui ressemblent à une protection – des villes qui fonctionnent comme des laboratoires sociaux

C'est une région propre, ordonnée, progressiste en surface, mais avec des contradictions très nettes : un coût de la vie extrêmement

prohibitif, une ségrégation invisible, un travail technique, des quartiers fermés et un isolement social silencieux.

Ici, les femmes ne disparaissent pas à cause d'une violence évidente. Elles disparaissent à cause d'un ordre excessif, d'une pression culturelle et d'attentes sociales étouffantes.

Le Colorado est un État qui demande beaucoup et rend peu. Les femmes qui y vivent maintiennent un équilibre difficile :

– travail technique et mental – familles qui exigent une présence totale – communautés qui observent et jugent – santé mentale sans espace – isolement géographique déguisé en « qualité de vie ».

C'est un État où l'on ne tombe pas parce que quelqu'un vous pousse. On tombe parce que personne ne vous voit glisser.

La femme de Denver – 35 ans

Denver est moderne, fonctionnelle et propre. Tout le monde parle de technologie, de start-up et de qualité de vie. Mais en pratique, c'est une ville qui demande beaucoup aux femmes et leur rend extraordinairement peu.

Elle est une professionnelle : – diplômes – compétences techniques – emploi stable – salaire moyen-haut.

Tout est parfait, sur le papier.

Elle vit sous une pression constante : performances, objectifs, réunions, gestion de projets, résultats mesurables chaque semaine.

Les entreprises parlent d'équilibre entre vie professionnelle et vie privée. Mais elles exigent une disponibilité permanente.

Elle a un appartement cher, un agenda plein et une vie organisée au millimètre. Elle ne tombe pas à cause de la pauvreté : elle tombe d'épuisement.

Son absence est mentale. Elle travaille toujours, pense toujours, tient tout ensemble — jusqu'à ce que quelque chose se brise. Et quand cela se brise, c'est en silence.

L'institutrice de montagne – 42 ans

En dehors de Denver et de Boulder, le Colorado change de visage. Des montagnes, de petites communautés, des villages où peu de gens restent l'hiver et où les touristes affluent l'été pour prendre des photos.

Ici, l'institutrice est le pilier du territoire : – elle enseigne – elle guide – elle accompagne – elle connaît tout le monde – elle est un soutien psychologique – elle est une famille élargie pour les enfants.

Elle vit entre la neige, les routes isolées et les petites écoles. Sa charge de travail est énorme, son salaire limité.

Son absence est institutionnelle : elle soutient la communauté mais ne participe jamais aux décisions politiques. Elle est la femme qui travaille pour maintenir à flot tout un pays sans être reconnue.

La femme des réserves indiennes – 30 ans

La partie « invisible » du Colorado, ce sont ses réserves. Des zones où l'histoire pèse plus lourd que la modernité.

Les femmes autochtones subissent trois niveaux d'oppression : – pauvreté structurelle – culture patriarcale interne – abandon institutionnel externe.

Elle travaille souvent dans des programmes sociaux, des écoles tribales et des centres de santé réduits au strict minimum. Elle se bat contre l'addiction, la dépression, la violence conjugale et une distance géographique qui isole complètement.

Son absence est culturelle : le Colorado moderne ne la considère pas comme une partie de son identité, et sa communauté ne lui reconnaît pas toujours le droit de se réinventer. Elle est une femme qui soutient tout un peuple pendant que le monde l'ignore.

La femme des stations de ski – 27 ans

Aspen, Vail, Breckenridge, Telluride. Luxe, argent, sports d'hiver, économie saisonnière.

La femme qui travaille ici – serveuse, barmaid, opératrice des remontées, réceptionniste, monitrice – vit dans un double monde :

– les touristes extraordinairement riches – les travailleurs qui tiennent tout debout

Elle travaille sans horaires fixes, sous-payée, et souvent dans la précarité. Elle partage de minuscules chambres avec d'autres travailleurs pour pouvoir payer le loyer.

Elle est entourée de richesse, et pourtant elle reste isolée. Elle doit faire face à des touristes arrogants, à des responsables saisonniers et à des exigences constantes.

Son absence est économique : elle produit de la richesse pour tous mais reste pauvre.

Épilogue – Colorado

Le Colorado est un État qui semble parfait, mais ne l'est pas. Il est ordonné, riche, moderne et socialement équilibré — sur le papier.

Mais ses femmes vivent sur trois lignes de faille :

– pression mentale – isolement territorial – absence institutionnelle

Il n'y a pas de scandales, pas de violences de masse, pas de chaos. Et c'est justement pour cela que leur absence pèse encore plus lourd.

Ici, les femmes ne tombent pas parce que quelqu'un les pousse. Elles tombent parce que tout le monde suppose qu'elles tiendront.

Réflexion – Colorado

La force des femmes du Colorado, ce n'est pas de faire du bruit. Et ce n'est pas de faire la une.

C'est une absence subtile, moderne, intelligente. Difficile à reconnaître, facile à ignorer.

Le Colorado enseigne une chose simple : l'absence n'est pas seulement pauvreté, violence, froid ou enfermement. Elle peut aussi être ordre. Elle peut aussi être bien-être. Elle peut aussi être attente.

Quand une femme est submergée non par le chaos, mais par le « tout fonctionne bien », alors le problème n'est pas visible – mais il est réel.

Et c'est pour cela que le Colorado est ici aussi : pour rappeler que l'absence féminine n'a pas un seul visage. Elle en a cinquante. Un pour chaque État.

CONNECTICUT

Le Connecticut est un État que beaucoup imaginent mais que peu connaissent vraiment. De l'extérieur, il est élégant : des petites villes impeccables, des banlieues propres, d'excellentes écoles, une essence chère, des trottoirs nets, des maisons aux pelouses parfaites. C'est le côté « haut » de l'Amérique, celui qui n'élève jamais la voix, celui qui organise, gouverne et administre.

Ici, tout semble en équilibre, mais cet équilibre n'est pas naturel : c'est une pression constante, un entretien continu du décorum, de l'apparence, de l'attente.

Le Connecticut ne vous demande pas de briller. Il vous demande de ne jamais vous tromper.

C'est un État où l'on peut bien vivre à condition que trois choses soient vraies : – la compétition sociale – le contrôle émotionnel – le jugement silencieux des communautés

Ici, les femmes ne disparaissent pas à cause de la pauvreté ou d'une violence évidente. Elles disparaissent à cause d'une adaptation forcée. Une disparition polie : sans cris, sans scandale, sans nouvelles.

C'est une absence raffinée, mais une absence tout de même.

L'employée d'assurances – 40 ans

Le Connecticut est la capitale de l'assurance des États-Unis. Hartford le proclame partout : « Insurance Capital of the World. »

Derrière ces slogans, il y a des milliers de femmes assises devant des écrans sans fin : – réclamations – polices – algorithmes de risque – paperasse numérique – procédures – indicateurs.

Leur travail est précis, technique et géré au millimètre. Chaque erreur coûte de l'argent à l'entreprise et du temps à elles. Chaque décision doit être justifiée, documentée, approuvée et validée.

La journée est une chaîne de contrôle.

Elle tient tout ensemble parce que le système attend d'elle qu'elle soit impeccable. Et la paie est bonne : excellente, comparée à d'autres pays.

Mais le coût émotionnel est extrêmement élevé.

Ici, les femmes ne s'effondrent pas. Elles se vident lentement, sans faire de bruit. Parce que dans ces bureaux, personne ne demande comment vous allez. On demande seulement : « Où en êtes-vous ? »

Son absence est mentale : présente chaque jour mais coupée d'elle-même.

La femme des banlieues riches – 45 ans

La partie riche du Connecticut est un monde à part. D'immenses maisons, des SUV silencieux, des jardins parfaits, des écoles privées, des normes sociales anciennes.

Ici, les femmes ne travaillent pas toujours « dehors » : elles travaillent à l'intérieur du système social.

Son rôle est culturel : – mère impeccable – épouse alignée – présence dans les comités – gestion de la maison – bénévolat programmé – image parfaite.

Si elle s'effondre, elle ne peut pas le dire. Si elle est malheureuse, elle ne peut pas le montrer. Si elle est seule, personne ne doit le savoir.

Son absence est identitaire : elle disparaît derrière le rôle qu'elle doit incarner.

Dans un lieu où « tout est parfait », elle ne peut pas se permettre de laisser voir la moindre fissure.

C'est une prison élégante, mais une prison tout de même.

La femme de l'université d'élite – 34 ans

New Haven abrite l'une des universités les plus prestigieuses de la planète : Yale.

Le milieu universitaire paraît progressiste, moderne et attentif. Mais sous la surface se cachent la rigidité, une concurrence féroce et des attentes vertigineuses.

La chercheuse vit un paradoxe : – elle est cultivée – elle est compétente – elle est préparée – elle est au cœur de la production culturelle.

mais elle est aussi écrasée par le système.

Publications, conférences, financements, articles, tutorat, enseignement, relations internes. Un effort continu qui envahit la vie, l'esprit et le corps.

Les collègues femmes sont souvent des rivales. Les collègues hommes dominent encore les chaires historiques.

Son absence est institutionnelle : le savoir qu'elle produit fait vivre l'université, mais sa carrière avance plus lentement, plus incertaine, plus suspendue.

Beaucoup résistent. Beaucoup partent.

Yale reste parfaite. Elles, non.

La femme des quartiers mixtes – 31

ans

En dehors des banlieues riches et loin des universités d'élite, il y a le vrai Connecticut : bas salaires, loyers élevés, emplois précaires, communautés mixtes et un système social qui ne fonctionne pas toujours.

Ici, les femmes sont le pilier caché : elles travaillent dans les supermarchés, les écoles publiques, les foyers d'accueil, les services sociaux, les petits commerces et les soins de base. Elles tiennent tout : – travail sous-payé – enfants – famille élargie – transports publics lents – stress constant.

Son absence est économique : elle travaille beaucoup, gagne peu et n'avance pas.

Et elle vit dans un paradoxe frappant : elle habite l'un des États les plus riches d'Amérique sans se sentir partie de cette richesse.

Parce qu'ici, la richesse est privée, pas sociale.

Épilogue – Connecticut

Le Connecticut paraît « sûr », « propre », « stable ». Et, d'une certaine façon, il l'est.

Mais c'est aussi l'un des pays où les femmes disparaissent le plus facilement, sans un bruit. Pas à cause de la violence, pas à cause de la faim, pas à cause du froid. Par attente sociale.

C'est une absence à la surface lisse : pas de chaos, pas de cris, pas de statistiques impressionnantes. Seulement des vies écrasées par des exigences élevées et de maigres récompenses.

Personne ne s'en aperçoit parce que tout fonctionne. Et c'est exactement ce qui le rend dangereux.

Réflexion – Connecticut

Dans beaucoup d'États, l'absence se remarque. Ici, elle est discrète. Polie. « Normale ». Le Connecticut montre qu'une femme peut avoir : une maison, un emploi, un revenu, un quartier sûr, une communauté respectable.

et être en même temps complètement invisible en tant que personne.

La perfection sociale est une lame fine. Elle vous demande de sourire pendant qu'elle vous retire votre espace.

Le Connecticut enseigne que l'absence peut naître aussi de trop d'ordre, de trop de décorum, de trop de contrôle.

Et qu'aucune société n'est vraiment avancée tant qu'elle ne permet pas aux femmes d'être présentes sans devoir être parfaites.

DELAWARE

Le Delaware est un État glissant. Petit, tranquille et fiscalement à part. Il ressemble à un petit détail, mais c'est une pièce vitale du fonctionnement de l'Amérique.

Ici, il n'y a ni métropoles gigantesques, ni déserts, ni montagnes, ni miroirs éblouissants. Il y a une économie cachée, une politique discrète, une bureaucratie qui déplace des milliards en silence.

Le Delaware est l'endroit où l'Amérique immatricule ses sociétés, range son argent et règle ses comptes. Un lieu au milieu : ni trop riche, ni trop pauvre, ni trop bruyant.

C’est une zone grise parfaite.

Au Delaware, l’absence féminine n’explose pas. Elle s’évapore. Lente, constante, invisible dans les chiffres et dans le discours public. Ici, les femmes disparaissent à cause d’une surcharge silencieuse, d’emplois trop petits pour être pris en compte, de rôles qui n’entrent jamais dans le récit national.

L’employée de bureau des sociétés – 38 ans

Le Delaware est le siège légal de plus d’un million de sociétés américaines. On y archive les documents des entreprises, les fusions, les trusts, les changements de propriété, les documents fiscaux et des transactions qui valent des milliards.

Le monde croit que ce travail est fait par de grands managers. Il est fait par des femmes assises dans des box sans fenêtre, qui gèrent des flots infinis de documents.

Elle travaille dans un bureau ordonné, plein de règles, de procédures et de contrôles. Elle ne se trompe presque jamais, parce qu’une erreur peut coûter des millions. Elle est rapide, précise et invisible.

Sa journée est faite de : formulaires, signatures, protocoles, vérifications, e-mails, check-lists.

Son travail soutient tout un système économique. Mais personne ne le voit. Personne ne le reconnaît. Personne n’en parle.

Son absence est structurelle : elle maintient à flot un empire de papier sans jamais apparaître dans les récits du pouvoir.

La femme des entrepôts et de la logistique – 33 ans

Le Delaware n'est pas seulement de la bureaucratie. C'est aussi un port, du trafic de marchandises, de l'entreposage et des chaînes d'approvisionnement.

Ici, la femme travaille dans : – entrepôts frigorifiques– centres de tri– entrepôts industriels– entreprises alimentaires– coordination de nuit. Des postes lourds, un rythme rapide, le dos courbé, l'air glacé. Des gestes répétitifs, un risque de blessure, une surveillance constante.

Son salaire est bas. Son contrat est souvent précaire. Sa vie est sans marge.

Son absence est économique : elle travaille dur, gagne peu et ne progresse jamais.

C'est la femme qui porte la partie cachée du commerce pendant que le monde ne regarde que les grandes villes.

La femme des soins de proximité – 47 ans

Le Delaware n'a pas un système de santé gigantesque. Il a un réseau de soins primaires minimal et extrêmement fragile.

Ici, la femme fait tenir : – maisons de retraite– petits cabinets médicaux– dispensaires de quartier– soins à domicile– soutien aux personnes âgées seules– malades chroniques oubliés.

Son travail est émotionnel, physique et continu. Elle voit plus de souffrance qu'elle ne peut en supporter. Elle fait des heures supplémentaires sans reconnaissance. Elle gagne moins qu'elle ne le mérite.

Son absence est sociale : elle remplace l'État là où l'État n'arrive pas, mais personne ne la considère comme une partie essentielle

du système.

Quand elle n'est plus là, tout s'effondre. Mais quand elle travaille, personne ne le remarque.

La femme des quartiers modestes – 29

ans

Le Delaware a aussi ses parties fragiles : des quartiers marqués par la pauvreté, la violence conjugale, la drogue et l'abandon. Ici, les femmes affrontent trois problèmes à la fois : emploi précaire, coût de la vie en hausse et faible protection sociale.

Elle travaille comme caissière, femme de ménage, saisonnière, baby-sitter et aide-cuisinière. Elle lave, nettoie, s'occupe et range les maisons des autres.

Sa journée est une course : enfants, bus, postes, courses, maison, problèmes.

Son absence est urbaine : elle vit dans une ville qui parle de renaissance mais laisse derrière elle justement les femmes qui la maintiennent à flot dans les pires moments.

Épilogue – Delaware

Le Delaware n'a ni le drame de la Californie, ni les températures glaciales de l'Alaska, ni la dureté du Sud.

Il y a quelque chose de différent : la normalité comme forme d'invisibilité.

Ici, le travail des femmes ne fait pas de bruit parce qu'il est : – technique – répétitif – essentiel – silencieux – peu romanesque.

Il n'y a jamais d'explosion. Il y a une usure constante.

Les femmes ne font pas les gros titres. Elles ne manifestent pas en masse. Elles ne réclament pas d'espace. Elles endurent, simplement.

Et c'est précisément ce qui les rend invisibles.

Réflexion – Delaware

Le Delaware démontre que l'absence féminine peut prendre une forme encore plus insidieuse : la gestion parfaite du silence. Ici, les femmes sont le moteur de : – la bureaucratie – la coordination – les soins de base – les services minimaux. et pourtant, elles n'apparaissent jamais dans les récits de l'Amérique. L'absence n'est pas un bruit. C'est un arrière-plan. Et le Delaware en est la preuve : un lieu où le pays passe toujours, mais où la femme reste toujours immobile.

Ferdinando Frega